



# GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne  
n°32 – juillet 2019

**Glotopolítica - Langage et luttes sociales  
dans l'espace hispano-lusophone** [édition  
bilingue : *Lenguaje y luchas sociales en el  
espacio hispano-lusófono*]

Numéro dirigé par Elvira Arnoux, José del  
Valle, Alexandre Duchêne

## SOMMAIRE - ÍNDICE

- Elvira Arnoux, José del Valle, Alexandre Duchêne : *Glottopolitique – glotopolítica : circulation, appropriation et expansion d'une lecture sociale du langage*
- Elvira Arnoux : *La Glottopolitique : les transformations d'un champ disciplinaire* (1<sup>re</sup> édition 2000), traduit de l'espagnol par Isabelle Laroche.
- José del Valle : *La perspective glottopolitique et la normativité* (1<sup>re</sup> édition, 2017), traduit de l'espagnol par Caroline Dubois.
- Louis Guespin & Jean-Baptiste Marcellesi : *Hacia la glotopolítica* (1<sup>ra</sup> edición : 1986), traducido del francés por José del Valle.
- Pablo Albertoni : *Reivindicaciones glotopolíticas en espacios de tensión: la frontera uruguayo-brasileña*. Traduction en français par Iván Jiménez : *Revendications glottopolitiques dans des espaces de tension : la frontière uruguayo-brésilienne*.
- Diego Bentivegna : *Poliglofías americanas. Fantasmagorías glotopolíticas en Ricardo Rojas y Roberto Lehmann-Nitsche*. Traduction en français par Clara Mortamet : *Polyglophies américaines. Fantasmagories glottopolitiques chez Ricardo Rojas et Roberto Lehmann-Nitsche*.
- Carolina Chaves O'Flynn : *Lengua, política y moral: Intervenciones glotopolíticas de Félix Restrepo, S. J. durante el siglo XX en Colombia*. Traduction en français par Céline Alcade : *Langue, politique et morale : interventions glottopolitiques de Félix Restrepo, S. J. durant le XX<sup>e</sup> siècle*.
- Xoan Carlos Lagares : *Linguistas na berlinda: a polêmica normativa no Brasil*. Traduction en français par Patricia Lambert : *Des linguistes sur la sellette : la querelle normative au Brésil*.
- Daniela Lauria : *La institucionalización de la política lingüística panhispánica hoy. Tensiones por la "Marca España*. Traduction en français par Francesco Screti avec la collaboration d'Isabelle Affolter : *L'institutionnalisation de la politique linguistique panhispanique aujourd'hui. Tensions pour la « Marca España [marque espagne] »*
- Mariela Oroño : *La RAE y los intelectuales americanos de fines del siglo XIX: el caso del uruguayo Juan Zorrilla de San Martín*. Traduction en français par Jean Le Dû : *La Real Academia Española [RAE] et les intellectuels latino-américains de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : le cas de l'Uruguayen Juan Zorrilla de San Martín*.

### Compte-rendu

- Marisa Cavalli : *La langue et le clocher – Les enseignants de français en Italie et d'italien en France*, de **Merlo, J.-O.**, 2018, Paris, L'Harmattan, 234 p. ISBN : 978-2-343-15815-0

## LA PERSPECTIVE GLOTTOPOLITIQUE ET LA NORMATIVITÉ

« *Glotopolítica y teoría del lenguaje. La perspectiva glotopolítica y la normatividad* », 2017, *AGlo Anuario de Glotopolítica #1*, ISSN 2591-3425, reproduit avec la permission de l'éditeur.

José del Valle

City University of New York, USA

*Traduit de l'espagnol par Caroline Dubois*

### 1. Délimitation et limitation disciplinaire

Le terme « glottopolitique » est utilisé ici pour désigner un ensemble de projets de recherche et de stratégies de réflexion critique regroupés autour du désir d'examiner les zones de la vie sociale où se manifeste l'imbrication du langage et de la politique. Je veux indiquer d'emblée — dès le titre de l'article lui-même — mon choix d'aborder la glottopolitique comme une **perspective**. En premier lieu, ni son niveau de développement théorique ni le volume des projets qui convergent sur ce terme, ni son degré d'installation professionnelle n'atteignent — du moins pour le moment — les proportions qui justifieraient de parler d'une discipline au sens strict. D'un autre côté, le fait que l'initiative ait été prise jusqu'à maintenant par les sociolinguistes ne signifie pas que les phénomènes auxquels le terme renvoie — les objets et les processus glottopolitiques — n'aient pas été traités à partir d'autres zones disciplinaires. Si la perspective glottopolitique est définie comme un regard porté sur les lieux où le langage et la politique sont inséparables, nous devons ensuite reconnaître sa présence dans, par exemple, les théories de l'émergence de la nation, formulées par Benedict Anderson, Ernest Gellner ou Eric Hobsbawm ; ou dans la théorie de la sphère publique comme condition de la modernité de Jürgen Habermas ; ou dans l'étude des effets sociaux de la parole réalisée par Pierre Bourdieu ; ou dans la formulation de la théorie de l'hégémonie de Ernesto Laclau et Chantal Mouffe. Ne pourrait-on pas penser à *La ciudad letrada*, l'essai classique d'Ángel Rama, comme une étude glottopolitique sur la relation entre l'homme de lettres et le pouvoir en Amérique Latine ?

L'adoption d'une perspective glottopolitique est, par définition, un acte inter- ou transdisciplinaire. Dans la mesure où elle convoque le langage et la politique, elle renvoie à deux objets qui ont été constitués séparément et autour desquels se sont développées des disciplines autonomes — la linguistique et les sciences politiques —, c'est-à-dire caractérisées par leurs propres caractères institutionnel, protocoles, règles et tensions internes.

La sociolinguistique ou l'anthropologie linguistique — incluses respectivement dans la linguistique et l'anthropologie et dont procède une bonne part des études qui contribuent au présent projet — se présentent à nous comme des zones disciplinaires relativement bien constituées, qui se sont articulées autour de l'étude du langage comme pratique sociale. Cependant, les tensions au sein de chacune d'entre elles à propos de la théorisation du langage et de l'adéquation de différentes méthodes aux objectifs épistémologiques de la discipline ne sont pas négligeables. Elles ne sont pas non plus étrangères aux effets des fluctuations théoriques — intra-, inter- et transdisciplinaires — concernant les concepts centraux tels que « culture » et « société » ou « hégémonie » et « pouvoir ». De plus, le croisement des deux catégories est manifeste et donne lieu à des études dont l'appartenance à l'une ou à l'autre de ces disciplines est arbitraire.

Bien entendu, toutes les études sociolinguistiques n'adoptent pas une perspective glottopolitique. Par exemple, la méticuleuse analyse d'une variable sociolinguistique est étrangère aux préoccupations que suscite l'imbrication du langage et de la politique ; l'analyse d'une conversation qui produit une description détaillée de la distribution des tours de parole procède également d'une position qui n'exige pas une conceptualisation ou une théorisation de la politique. Or, renseignés par ce qui a été observé depuis une perspective glottopolitique, la variation et les tours de parole peuvent se révéler être des zones où non seulement des identités et des relations sociales se constituent, mais aussi où se dessinent des subjectivités et où se négocient des relations de pouvoir. L'incorporation d'une perspective glottopolitique passera nécessairement par l'exercice d'une analyse qui devra révéler la façon dont la variation, les structures discursives ou les idées sur le langage prennent un sens dans un contexte défini par diverses temporalités — depuis la situation immédiate jusqu'à son prolongement avec des processus d'une durée plus longue — et par les conditions de production et de reproduction des inégalités.

## 2. Glottopolitique : la parole et le projet

L'utilisation la plus ancienne du terme que je connaisse jusqu'à présent — grâce à l'érudition bibliographique de Roberto Bein — provient de la tradition linguistique nord-américaine et se trouve, plus précisément, dans un article de Robert Hall publié en deux volets en 1951. Dans cette étude intitulée « American Linguistics, 1925-1950 », Hall définit les *glottopolitics* comme « les connaissances accumulées par les linguistiques [...] appliquées à des sujets de politique gouvernementale tels que la détermination de la pertinence et des meilleurs moyens pour établir le bilinguisme dans des aires coloniales et des aires d'un autre type, où deux cultures ou plus entrent en contact » (Hall 1951b : 15 ; toutes les traductions sont nôtres). Ainsi, Hall utilisait *glottopolitics* pour renvoyer à une branche de la linguistique appliquée orientée vers la gestion gouvernementale du langage dans des contextes culturellement et linguistiquement pluriels. On remarquera que le linguiste nord-américain relève la scène coloniale comme zone privilégiée pour le développement de ce champ d'étude — pour la promotion d'un bilinguisme stable —, et montre ainsi les conditions historiques dans lesquelles l'étude systématique du langage dans une société devient un impératif politique.

Ce sens persistait encore en 1971, lorsque Einer Haugen, dans son article, devenu un classique, « The ecology of language », utilisait également *glottopolitics* pour se référer à une aire des sciences du langage qui s'articule autour de la question suivante : « Quel type de **soutien institutionnel** a obtenu [une langue donnée] — au sein du gouvernement, de l'éducation ou des organisations privées — que ce soit pour réguler sa forme ou pour la diffuser ? » (337, souligné dans l'original). Dans cette formulation, si la linguistique s'occupe

de l'étude des langues, comprises comme entités clairement délimitées et différenciées les unes des autres, l'activité politique, comme le révèle le contenu souligné, est associée aux institutions qui planifient et régulent la vie sociale. Par conséquent, *Glottopolitics* conserve le sens que lui avait donné Hall en identifiant le lien entre la politique et le langage dans les actions institutionnelles qui régulent la forme et l'usage des langues pour organiser et assurer la coexistence ordonnée de la diversité.

Dans le monde anglo-saxon, le terme n'a pas eu suffisamment de succès pour en venir à désigner un champ d'études ; ce sont en réalité des variations du syntagme *language policy and planning* qui ont triomphé et *glottopolitics* s'est réduit à des apparitions sporadiques (voir l'examen de l'histoire de ce champ chez, par exemple, Amarós Negre, 2008).

Dans la tradition française, le développement de *glottopolitique* a emprunté une voie un peu différente, surtout, à partir de 1986 avec la publication dans la revue *Langages* d'un article intitulé « Pour la glottopolitique ». Dans celui-ci, Louis Guespin et Jean-Baptiste Marcellesi, de l'Université de Rouen, ont recouru à ce terme, mais ils l'ont fait afin de construire un objet, d'une part, de plus grande envergure que celui que suggérait le *glottopolitics* de la tradition anglo-saxonne, et d'autre part, plus nuancé quant à la complexité de la relation qu'il suggérait entre politique et langage :

*Essentiellement, [« glottopolitique »] offre à nos yeux l'avantage de neutraliser, sans s'exprimer à son égard, l'opposition entre langue et parole. Il désigne les diverses approches qu'une société a de l'action sur le langage, qu'elle en soit ou non consciente : aussi bien la langue, quand la société légifère sur les statuts réciproques du français et des langues minoritaires par exemple ; la parole, quand elle réprime tel emploi chez tel ou tel ; le discours, quand l'école fait de la production de tel type de texte matière à examen : « Glottopolitique » est nécessaire pour englober tous les faits de langage où l'action de la société revêt la forme du politique (Guespin et Marcellesi, 1986 : 5).*

L'adoption de *glottopolitique*, et les raisons avancées pour cela, ne signifiait pas que les linguistes de Rouen manquaient d'intérêt pour l'étude de l'action institutionnelle sur le langage. Au contraire. L'analyse et l'interprétation de la gestion linguistique depuis le sommet — c'est-à-dire, la *politique linguistique* ou *planification linguistique* — continuait d'être un objet d'intérêt, bien que d'un intérêt inscrit dans un projet plus grand qui aspirait à étudier la gestion non plus seulement de la langue mais aussi de la distribution sociale des différents genres discursifs, et à élargir le spectre des phénomènes sociaux où se manifeste la condition politique du langage. Un tel projet était précisément celui qui correspondait exactement au terme *glottopolitique*.

La proposition de Guespin et Marcellesi montrait sa vocation novatrice dans une autre mesure : elle problématisait le binôme saussurien qui répartit les faits linguistiques entre *langue* et *parole* en reléguant ceux qui s'inscrivent dans la deuxième catégorie en dehors de l'objet légitime de la linguistique. Par cette critique, les sociolinguistes français révélaient une volonté de re-théorisation du langage qui défiait les fondements de la linguistique moderne et qui prétendait pallier les effets que l'opération chirurgicale saussurienne avait eus sur l'étude de la dimension politique du langage, à savoir sa marginalisation ou son exclusion des espaces institutionnels et l'accès limité, pour son étude, à des ressources nécessaires qui, tout au long de l'histoire de la discipline, avaient gravité en priorité autour de la linguistique saussurienne — ou de ses dérivés — et de son développement dans des départements universitaires, des associations professionnelles ou des revues spécialisées.

De la proposition de l'école de Rouen découle l'adoption de « *glotopolítica* » par Elvira Narvaja de Arnoux à l'Université de Buenos Aires. Le projet de cette autrice — ancré dans la théorie marxiste, la sociologie du langage et l'enseignement de la lecture et de l'écriture — et de l'école qui s'est constituée autour d'elle poursuit une ligne de travail analogue à celle des sociolinguistes français, mais propose, d'un côté, une perspective née de l'expérience

linguistique et politique latino-américaine et, de l'autre, le pari déterminé de légitimer le projet dans l'espace institutionnel universitaire et, de là, d'avoir une incidence sur la vie linguistique de la communauté. L'adoption même du terme était un geste qui révélait une volonté d'intervention subversive dans l'ordre disciplinaire de la linguistique et, en ce sens, le titre donné par Arnoux à l'article qui devait en faire un travail de référence, était révélateur : « La Glottopolitique : transformations d'un champ disciplinaire » (2000 [Traduit en français dans ce même numéro]).

Le projet glottopolitique d'Arnoux est sans doute celui de la plus grande envergure en Amérique latine, par le volume de sa production comme par la cohérence du programme qu'elle présente (voir par exemple Arnoux et Nothstein, 2013 ; Arnoux et Bein, 2015 ; Glozman et Lauría, 2012). C'est pourquoi il vaut la peine de reproduire complètement la définition claire et détaillée de cette aire — telle qu'elle s'est développée depuis l'Université de Buenos Aires — que donnent Arnoux elle-même et Susana Nothstein dans un récent volume :

*Nous considérons la glottopolitique comme l'étude des interventions dans l'espace public du langage et des idéologies linguistiques qu'elles activent, et sur lesquelles elles ont une incidence, en les associant à des prises de position dans la société nationale, dans des espaces plus réduits comme l'espace local, ou plus vastes comme l'espace régional ou mondial. Cette discipline répond à différents types d'interventions : entre autres, la réglementation des langues officielles par un organisme multinational, la création d'un musée de la langue, l'élaboration et la circulation tant des instruments linguistiques (grammaires, rhétoriques, orthographe, dictionnaires,...) que des dispositifs normatifs destinés aux moyens de communication, des anthologies ou des recueils de textes considérés comme significatifs pour la circulation dans différents environnements, des articles de presse ou des essais ayant pour thème les langues, des enquêtes sociolinguistiques ou des programmes d'enseignement des langues. Les textes sont analysés en tant que discours, en interrogeant les zones sensibles au contexte et en étudiant le jeu sémiotique lorsque différentes modalités se conjuguent. L'analyse contrastive des matériaux permet, d'autre part, de reconnaître des positions à l'intérieur du champ dans lequel ils ont été produits (Arnoux et Nothstein, 2013 : 9).*

Il y a au moins deux éléments de cette définition qu'il m'importe de souligner. Premièrement, le spectre de situations où se manifestent « les interventions dans l'espace public du langage » est large et va donc au-delà des procédés traditionnellement traités par les études de politique et de planification linguistique. Les décisions institutionnelles sur le profil linguistique idéal d'une communauté méritent une analyse glottopolitique (la décision d'officialiser une langue, par exemple), mais également, les différents environnements sociaux au sein desquels le langage est central dans la construction et la négociation d'un ordre social où la distribution du pouvoir (un article de presse qui critique la pauvreté lexicale d'un homme politique de l'idéologie adverse) est en jeu. C'est également le cas, bien entendu, des différentes situations dans lesquelles l'interaction — verbale ou écrite — entre les individus revêt la forme du politique, révélant la négociation des identités sociales et leur participation aux jeux de pouvoir (la réunion d'un département universitaire, par exemple, dans laquelle les hommes violeraient de façon systématique le tour de parole des femmes).

Deuxièmement, les textes dans lesquels se matérialise l'objet d'étude — qu'ils soient des textes originaux ou des transcriptions, par exemple, de conversations — « sont analysés en tant que discours », c'est-à-dire, comme étant produits dans des conditions historiques concrètes qui auraient laissé des traces dans le matériau textuel (par exemple, le décret royal qui a officialisé l'orthographe de la RAE en 1844, présenté par Laura Villa dans ce numéro de AGlo), et comme étant impliqués dans des luttes pour l'hégémonie de certains systèmes

sémiotiques sur d'autres (comme les disputes concernant les règles normatives pour un usage non sexiste du langage).

À New York, à l'université publique de cette ville — la *City University of New York* (CUNY) — s'est également formé un groupe d'études glottopolitiques. Le développement de ce groupe — professionnellement lié à la sociolinguistique de l'espagnol aux États-Unis et proche de la vision du sujet qu'en a Ana Celia Zentella (1997) — s'est vu influencé théoriquement par le concept des idéologies linguistiques de l'anthropologie nord-américaine (Kroskrity, 1999 ; Schieffelin, Kroskrity et Woolard, 1998), par des projets d'historiographie linguistique critique qui ont principalement été publiés par la maison d'édition Routledge (Joseph et Taylor, 1990 ; Crowley, 1989 ; Hutton, 1999) et par l'étude de la mobilisation des langues dans différentes phases de développement du capitalisme, réalisée depuis la sociolinguistique critique par Monica Heller et Alexandre Duchêne (Heller, 1999 ; Duchêne et Heller, 2012). De plus, le groupe newyorquais doit aussi à l'œuvre d'Arnoux, et la collaboration entre les deux équipes a été productive progressivement et de façon continue depuis plus qu'une décennie (parmi les résultats de cette collaboration, l'on compte les congrès latino-américains de glottopolitique — Chili, 2015 ; Bogota, 2016 et Hanovre, 2017 —, le numéro spécial de *Spanish in Context* édité par Arnoux et Del Valle en 2010 et l'annuaire *AGlo* qui accueille cet article).

Si le travail réalisé par le groupe de New York depuis 2002 (lors de la publication de *The battle over Spanish between 1800 and 2000 : Langage Ideologies and Hispanic Intellectuals* ; l'édition augmentée en espagnol est de 2004) répondait à des préoccupations et à des rapprochements théoriques similaires à ceux qui motivaient le groupe de Buenos Aires, c'est sans doute après être entré en contact avec Arnoux en 2006 que nous avons misé à notre tour sur l'identification entre la perspective que nous adoptions et le terme « glottopolitique » (Del Valle, 2007). L'étude du rôle du langage dans l'émergence des nationalismes en Espagne et dans la gestion des relations post-coloniales avec l'Amérique hispanophone, nous l'avons entreprise en nous situant dans une zone interdisciplinaire où s'entrecroisent la sociolinguistique critique, l'historiographie linguistique et l'histoire intellectuelle (Del Valle et Gabriel-Shteeman, 2002 et 2004 ; Valdez, 2011 et 2013 ; Villa 2010). Inspirés en partie de l'œuvre de Ralph Grillo (1989), l'objectif que nous nous proposons était d'analyser les représentations du langage en tant qu'outil discursif au service des acteurs et des procédés politiques associés au nationalisme — espagnol dans le travail de Del Valle et Villa ou dominicain dans celui de Valdés — et à la construction d'une relation transatlantique entre l'Espagne et les anciennes colonies à travers le mouvement et l'idéologie pan-hispaniste.

La spécificité historique du projet soulevait, entre autres, les questions suivantes. Comment se pense la relation entre langue, culture et nation ? Comment se pense l'ordre linguistique post-colonial ? Quelles sont les raisons qui justifient l'adoption d'une langue — ou d'un modèle de langue — et non d'un autre dans le processus de développement et de modernisation national ? Comment s'organise la langue dans le système éducatif ? Comment la société paysanne d'une part, et la société industrielle d'autre part sont-elles inscrites dans les représentations du langage ? Comment est représentée la diversité des voix sociales dans différentes zones discursives telles que la presse ou la communication littéraire ? À quels genres de textes a-t-on recours dans la bataille pour la domination ou l'hégémonie d'un régime linguistique sur un autre ? Comment s'organise progressivement l'étude scientifique du langage, et ce en privilégiant à la fois certaines perspectives sur d'autres ? Comment d'autres intérêts disciplinaires répondent-ils au développement du politique ?

L'ancrage théorique de ce projet était le concept des idéologies linguistiques. Informées par lui, ces questions misaient sur l'examen de l'implication du langage, de ses représentations et de sa gestion institutionnelle dans les processus sociaux de négociation et de conflit générés autour de l'accès au pouvoir et de son exercice. Les outils de la linguistique

moderne et même ceux développés par la sociolinguistique — le variationnisme ou l’analyse de la conversation, par exemple — sont de toute évidence insuffisants, inscrits dans un ordre disciplinaire qui privilégie un modèle acritique d’étude du langage. Il était fondamental d’adopter une perspective historique qui nous permette de voir la relation dynamique et indissoluble entre le langage et les conditions de sa production ; et par conséquent, nous questionnions l’opposition binaire entre diachronie et synchronie. Il était fondamental aussi de comprendre la connexion indissoluble entre les formes du langage et les identités sociales qu’elles désignent dans chaque contexte ; et pour cette raison, nous questionnions l’opposition binaire entre linguistique interne et externe. Il était fondamental de comprendre que les systèmes grammaticaux que l’on attribuait aux langues se constituaient socialement, c’est-à-dire parmi les locuteurs, qu’ils parlent ou qu’ils écrivent ; c’est pourquoi nous problématisions l’opposition binaire entre langue et parole<sup>1</sup>. En accord avec Kroskrity (1999), la valorisation sociale des formes du langage — ou, autrement dit, la conscience linguistique des locuteurs — et les fonctions performatives tant du langage en usage que de ses représentations, apparaissaient comme des objets principaux d’observation et de théorisation. Cette perspective était pleinement cohérente avec le projet que les écoles de Rouen et de Buenos Aires avaient nommé respectivement glottopolitique et « glotopolítica » (dans la tradition anglo-saxonne, John Joseph était arrivé à une approximation analogue, à laquelle il se référera en 2006 comme *language and politics* dans un livre dont le premier chapitre est publié dans sa traduction en castillan dans ce même numéro de *AGlo*).

Avant de conclure cette section, je souhaiterais mentionner un projet développé indépendamment des projets antérieurs — même si l’auteur démontre une connaissance approfondie de la littérature produite par l’école française — mais tout à fait pertinent pour la présente réflexion. Depuis l’étude du galicien moderne, Mario Herrero Valeiro (2015) aboutit également au terme « glotopolítica » pour identifier un type d’analyse qui examine les matérialisations sociales, politiques et linguistiques du pouvoir. Le très fécond effort de théorisation que réalise Herrero Valeiro aborde avec la même ambition que Guespin et Marcellesi, le concept du politique au sens large : bien informé par la théorie critique, l’auteur galicien présente le langage impliqué dans des opérations relatives à un pouvoir qui, loin de se limiter à la sphère d’action de l’appareil d’État, se conçoit « *enquato força que atua em todos os âmbitos da vida humana, atravessa fronteiras institucionais e grupais e até constitui relações (relações de poder) que “penetram no interior dos corpos” por palavras de Foucault* » (Herrero Valeiro, 2015 : 31).

Ce travail rejoint une théorie ambitieuse du pouvoir ; un exercice de conceptualisation qui, comme dans le projet glottopolitique ébauché dans cet article, penserait le pouvoir en tant que structure plus réticulaire que verticale, et le rechercherait non seulement dans les salons et les couloirs de la politique institutionnelle, mais aussi dans les pratiques quotidiennes. Un pouvoir inscrit jusque dans le corps — comme l’affirme Herrero Valeiro en convoquant Foucault —, dont l’identification ouvre la possibilité d’un compromis intellectuel à la fois glottopolitique et bio-politique. L’examen de la fricativité et de l’occlusivité, de l’apicalité ou de la glottalité, est en définitive l’examen de gestes corporels transformés en substance sonore qui, à travers la pratique sociale uniquement, se transforment en forme — et donc, en norme — linguistique (il s’agit d’un effort de théorisation du politique qui n’est pas complètement étranger aux propositions faites, par exemple, par Rancière, 2007 ou Chantal Mouffe, 2007).

---

<sup>1</sup> En français dans le texte (NdT).

### 3. La normativité (Talbot J. Taylor) et l'hygiène verbale (Deborah Cameron) comme éléments fondamentaux du langage

Comme il a déjà été dit, bien que je ne préfère pas attribuer à la glottopolitique le rang de discipline, le projet commence à dessiner les contours d'un objet propre et à adopter des stratégies herméneutiques adaptées à ses fins. Nous devons être conscients que, si ce processus de cristallisation nous offre des possibilités de collaboration coordonnée et à l'impact institutionnel, il suppose également certains dangers : par exemple, que la définition de l'objet ne se transforme en orthodoxie et que l'organisation du champ ne devienne hiérarchique ; deux dérives auxquelles nous devons être attentifs pour ne pas causer l'appauvrissement intellectuel du projet. Dans tous les cas, la glottopolitique — qu'elle conduise ou non à un arrangement de type disciplinaire — doit incorporer des efforts de théorisation qui tendent vers une conceptualisation cohérente de l'objet et des pratiques glottopolitiques. Pour ce faire, je propose ici d'ouvrir une réflexion sur un concept central pour comprendre la façon dont langage et politique se rencontrent : la normativité. Et je le ferai par l'intermédiaire de deux linguistes — Deborah Cameron et Talbot J. Taylor — qui ont été formés à l'Université d'Oxford sous le magistère de Roy Harris.

Roy Harris (1931-2015) a fait sa carrière professionnelle à Oxford où, après une brève période pendant laquelle il a occupé la chaire de Langues Romanes, il est devenu en 1978 le premier Professeur de linguistique générale de l'université. Sa conférence inaugurale s'intitulait « *Communication et langage* », et durant celle-ci, à la surprise de ses confrères, il a avancé la thèse selon laquelle la linguistique moderne — celle de l'obédience saussurienne au sens large — était un obstacle à l'élaboration d'une théorie de la communication humaine. L'assaut — principalement chez Harris (1980), (1981) et (1987) — est lancé sur différents fronts, parmi lesquels deux sont d'un intérêt particulier pour le présent article. En premier lieu, il proposait une conception de la communication humaine différente de celle d'une transmission intersubjective d'information au moyen d'un code partagé, c'est-à-dire, d'un système abstrait de signes qui rattache des signifiés à un ensemble d'unités formelles agrégées de façon cohérente par l'intermédiaire de relations formelles. Pour Harris, la communication est un processus interactif et créatif au sein duquel ceux qui y participent négocient le sens des échanges en fonction des conditions contextuelles dans lesquelles elles apparaissent (Harris, 1981). Ce qui l'a amené à proposer, dans un second temps, que le processus communicatif consiste en une incessante intégration des phénomènes linguistiques — oraux ou écrits — et des valeurs sémiotiques, pour donner un sens cohérent au flux constant des activités qui constituent la vie humaine en société. Le langage est toujours une pratique et le sens est, par conséquent, toujours incertain, inexorablement dépendant des négociations qui ont lieu dans un contexte social et situationnel précis (Love, 2015).

#### 3.1. Talbot J. Taylor et la condition normative du langage

La radicalité de la critique que Harris adressait aux bases de la linguistique moderne était cohérente avec le tempérament iconoclaste qu'au moins une partie de sa descendance intellectuelle lui attribue (Love, 2015 : iii) et avec le climat politique que l'on respirait dans l'Oxford des années soixante et que, non sans une certaine ironie, l'un de ses héritiers a qualifié de « révolutionnaire » :

*Au commencement était le langage, dont l'étude commença quand j'étais étudiant de troisième cycle à Oxford. En ce temps-là, la théorisation linguistique à Oxford traversait une période pas si différente de ce qu'a connu la population parisienne sous la Commune. Une révolution intellectuelle était en marche. Son brillant et iconoclaste leader était mon directeur de thèse Roy Harris, professeur stimulant et écrivain*

*polémique extrêmement compétent [...]. Il dirigeait la révolution contre la théorie du langage « orthodoxe », mettant la main sur les idées des innovateurs antérieurs et des iconoclastes, dont les plus importants étaient Wittgenstein, Austin, Moore, Garfinkel, Bazell et Firth (Taylor, 1997 : 1-2).*

Talbot Taylor s'appropriait incontestablement l'esprit rebelle de son maître et au long de son œuvre abondante, il s'attachait, inspiré par la lecture de Wittgenstein, à ouvrir des pistes de réflexion alternatives à celles tracées par le type de linguistique qui était devenu hégémonique.

L'une de ces pistes — bien délimitée dans son livre de 1997 — explorait la façon dont la linguistique empiriste, dans son effort pour expliquer le langage comme mécanisme de création de sens, hésitait entre les perspectives normative et descriptive. Derrière cette différence se cachait l'incompatibilité des théories du langage sur lesquelles s'appuie chaque perspective. La théorie volontariste, sur laquelle se fonderait la perspective normative, voit le langage comme un « acte volontaire réalisé par des acteurs individuels, à qui incombe la responsabilité de ce que leurs actes linguistiques se réalisent avec succès » (Taylor, 1997 : 121). De la liberté individuelle dans l'exercice du langage naît la possibilité pour chaque sujet d'être libre d'associer les signifiés à la substance phonique ou graphique dont il lui prend l'envie. Cela met donc en danger la transparence communicative, et par conséquent, l'individu doit être disposé à soumettre sa liberté linguistique à un cadre normatif construit par une autorité légitime. L'établissement de cette légitimité — la capacité d'une autorité à imposer la norme construite — nous renvoie inévitablement à la sphère de la politique et du pouvoir (Taylor développait cet argument au fil de son examen de la conception du langage, avancée par John Locke dans son *Essay Concerning Human Understanding* de 1690).

Face à celle-ci, la théorie institutionnaliste voit le langage (ou une langue) « comme une institution qui existe **indépendamment** des individus qui participent aux actes linguistiques. Aucun acteur individuel, qu'il ait ou non un pouvoir politique, n'intervient dans l'établissement des caractéristiques de cette institution (c'est-à-dire, dans la détermination de ce que signifie, par exemple, un mot) » (Taylor, 1997 : 122, souligné dans l'original). Dans ce cadre théorique, l'identification des caractéristiques de l'institution (les mécanismes de production du sens du langage ou d'une langue) revient à des spécialistes en possession de moyens qui leur permettent de réaliser une description correcte. L'autorité ici est l'experte ou l'expert, et sa légitimité dépend de sa ou son habileté dans la production de la représentation et de l'explication véritable.

Taylor dans son effort de redéfinition de la linguistique (voir Davis et Taylor, 1990), part de ce que lui-même appelle le principe sémiotique de Saussure :

*Pour comprendre ou expliquer le langage, on ne doit pas seulement l'étudier comme substance matérielle (phonique ou graphique), pas seulement comme une conduite, pas seulement comme produit de la biologie humaine. La force de ce que nous pourrions appeler le principe sémiotique de Saussure est que pour comprendre ou expliquer le langage, on doit l'étudier comme un moyen de création de sens... Le fait que le langage crée du sens, qu'il ait de l'importance pour les locuteurs, est une caractéristique essentielle de sa condition de phénomène humain. Et c'est seulement en tant qu'il est créateur de sens que l'on peut affirmer que le langage possède une **forme** (Taylor, 1997 : 139, souligné dans l'original).*

Après avoir situé la semiosis et la forme au centre de sa théorie du langage, Saussure met de côté, dans la relecture de Taylor, l'implication de l'être humain dans la création de sens à travers la constitution de la forme. On peut considérer, de fait, que le *Cours* est la culmination d'un processus qui, selon John Joseph (1995), avait caractérisé le développement de la linguistique moderne, en isolant le langage de la volonté humaine, dans le but de le définir de façon à ce qu'il soit susceptible d'être observé conformément à des protocoles comparables à

ceux des sciences naturelles. En reléguant la volonté individuelle au terrain de la *parole*, Saussure fait de la *langue* une institution réglée — une structure — qui existe dans l'espace abstrait du social et est héritée de façon passive par chaque sujet. Comme l'affirme Taylor, « pour Saussure, ni le locuteur ni l'allocutaire n'interviennent pour décider de quel *signifiant* correspond à quel *signifié* » (144) et la *langue*<sup>2</sup> est ainsi conçue comme un objet autonome — indépendant de la volonté individuelle et de la normativité —, observable et analysable à partir d'une « science » du langage.

Comme cela avait déjà été avancé, à la base de la linguistique moderne, l'on trouve le principe de communication intersubjectif (traité par Taylor en 1981), selon lequel les idées privées d'une personne A sont transférables linguistiquement à une personne B. Expliquer le mécanisme qui permet cette convergence mentale — identité des événements ou des configurations neurochimiques — est le but de la linguistique, et se poursuit au moyen de l'analyse des régularités retrouvées dans les pratiques. Nous observons, par exemple, que les locuteurs s'accordent à appeler ceci « article » et cela « livre » ; nous observons que l'on dit « José est en train d'écrire un article » et non « José est un article en train d'écrire », ni « José en train d'écrire est article un ». L'examen de ces régularités aboutira à la formulation d'une grammaire, entité abstraite indépendante de la volonté de chaque individu, qui rend possible la création de sens et que Saussure situe dans la société (et Chomsky dans le cerveau).

Taylor, cependant, adopte une perspective volontariste et normative. La création de sens provient de l'intégration ou du couplage des signifiés et des substances linguistiques, et ce processus se produit toujours dans des contextes sociaux et des conditions situationnelles précises dans lesquelles la volonté individuelle opère inévitablement. Qu'est-ce qui m'empêche de dire « Ce texte que vous êtes en train de lire est un livre » ? Qu'est-ce qui m'empêche de dire « Je suis un article en train d'écrire » ? Ou « Je suis en train d'écrire livre un » ? Je pourrais ; mais je ne le fais pas. Parce que dans chacun de ces actes d'intégration de substance linguistique et de signifiés, je m'impliquerais socialement et institutionnellement, et je sais — avec différents degrés de conscience — que mes décisions linguistiques seront l'objet de jugements normatifs et que ma façon de parler ou d'écrire sera assignée par mes interlocuteurs à des identités sociales — certaines désirables et d'autres non —. La régularité de formes est donc un produit de la confluence entre la condition socio-situationnelle du langage et le caractère normatif de tout acte de communication, c'est-à-dire, du fait que les formes du langage sont inséparables de leur poids social car la communication en tant qu'exercice public implique des responsabilités morales et politiques et est soumise à la surveillance normative de la communauté (Taylor, 1997 : 140-166).

En somme, Taylor se situe en opposition avec l'institutionnalisme de la théorie linguistique saussurienne et adopte au contraire une perspective volontariste qui récupère la normativité comme élément central d'un projet qui a pour ambition d'expliquer le langage comme un mécanisme de création de sens auquel l'être humain participe inévitablement. Cette implication de celui qui parle ou écrit dans la création du sens au moyen de l'intégration de la substance phonique ou graphique, et du signifié — c'est-à-dire, au moyen de la production d'une forme — fait du langage une activité normative (139-140).

### 3.2 Deborah Cameron et l'hygiène verbale

Cette conception de la normativité, comme condition fondamentale du langage, est à la base du travail d'une autre élève de Roy Harris : Deborah Cameron. Dans son œuvre très abondante — consacrée majoritairement au langage, au genre et au sexisme —, je mets ici en avant un livre publié en 1995 chez Routledge sous le titre *Verbal Hygiene*, car il s'agit du texte qui aborde la question normative de la façon la plus explicite. Tout comme Taylor et

<sup>2</sup> En français dans le texte (NdT).

Harris, elle adopte une théorie contextuelle du langage qui part de son caractère social et public, et qui, par conséquent, soutient que toute pratique linguistique se déploie dans un environnement normatif. Ce qui singularise l'apport de Cameron, c'est qu'elle se focalise sur les circonstances où la normativité se transforme en objet explicite du discours. Pour cet auteur, la normativité — telle que conçue par Taylor — n'est pas la seule à être fondamentale dans le langage ; mais l'effort ou le désir de s'introduire dans les pratiques linguistiques — propres ou étrangères —, d'émettre des commentaires d'évaluation sur le langage, l'est aussi. Les fréquentes libérations de cet effort ou de ce désir prophylactique par l'intermédiaire de jugements de valeurs sur l'une ou l'autre des formes linguistiques, Cameron s'y réfère en tant qu'« hygiène verbale ».

Ce type d'acte métalinguistique peut se manifester selon un degré d'institutionnalisation plus ou moins grand. Les cas suivants — pour la plupart inspirés par ce que propose Cameron — constituent des exemples d'hygiène verbale : des enfants qui se moquent de l'accent d'un de leurs camarades car il indique ce qui pour eux est une identité sociale indésirable ; un collectif féministe qui propose à son entreprise ou exige d'elle l'adoption d'une utilisation non sexiste du langage dans les communications internes ; l'éditrice d'une revue professionnelle qui insiste pour éliminer l'accent de l'adverbe « sólo » de l'article d'une autrice qui préfère l'utiliser ; la décision de la direction d'un bureau d'avocats d'adopter un « langage clair » dans les communications avec les clients ; une lettre au directeur d'un journal se plaignant de l'usage d'anglicismes ; les fréquentes critiques qu'on a adressées à l'actuel président des États-Unis, Donald Trump, considérant son utilisation du langage limitée et vulgaire ; les critiques que Donald Trump a adressées à son opposant républicain Jeb Bush, pour avoir fait usage de l'espagnol en public ; les critiques que l'on adressait au candidat démocrate à la présidence, John Kerry, en 2004, à propos de l'utilisation d'un langage excessivement soutenu ; l'initiative de l'Institut Caro et Cuervo de Colombie pour promouvoir la correction orthographique des tatouages ; ou finalement, l'activité de la Real Academia Española.

Avec l'examen de l'hygiène verbale, l'on prétend comprendre la façon dont le langage comme pratique sociale s'implique réellement dans l'organisation — ou la désorganisation — de la société dont il fait partie. En d'autres termes, le langage est un élément central dans l'établissement de relations de pouvoir :

*De même que d'autres « coutumes », « conventions » et « traditions » (incluant les codes vestimentaires admis) qui sont en apparence anodines, les règles de l'usage linguistique contribuent régulièrement à former un cercle d'exclusion et d'intimidation, dans la mesure où ceux qui sont parvenus à dominer une pratique en particulier en usent pour intimider d'autres, à leur tour. » (Cameron, 1995 : 12).*

Il y a des situations dans lesquelles l'imposition d'une norme par la voie coercitive et l'exclusion consécutive de ceux qui ou bien l'ignorent ou bien ne la respectent pas, est évidente et explicite. La scène pédagogique où l'on punit l'élève jusqu'à ce qu'il adapte ses usages à ceux qui sont imposés par le professeur (ou plutôt par le dispositif-professeur) en est un bon exemple.

Mais il y en a d'autres où les normes sont presque invisibles parce que la source sociale de son autorité, derrière son apparente naturalité, reste cachée. Si la dialectologie sociale et la sociolinguistique variationniste proposaient une relation spéculaire entre pratiques linguistiques et catégories sociales, Cameron propose de complexifier cette relation à partir d'une conception performative de l'identité. En ce sens, Cameron rejoint Judith Butler — notamment, son livre de 1990, *Genre Trouble* — afin de situer les processus de naturalisation des normes linguistiques en lien avec les identités sociales et ce, dans un cadre constructiviste : « Le genre est la stylisation réitérée du corps ; un ensemble d'actes répétés

dans un cadre rigide régulateur qui, avec le temps, coagulent et produisent une substance apparente, un type d'entité naturelle » (Butler, citée dans Cameron, 1995 : 16). Comme le langage est toujours une action corporelle — dans laquelle sont impliqués le cerveau, le diaphragme, les poumons, la langue, les lèvres ou les mains —, les normes d'utilisation se cristallisent par l'intermédiaire de la répétition d'actes où les formes linguistiques concrètes se constituent progressivement à travers des indices de types de personne, de situations et de concepts — un processus connu sous le nom d'« indicialité » ou « indexicalité » —. La naturalisation d'une action verbale déterminée dans des contextes prévisibles va donner lieu peu à peu au cadre rigide régulateur dont parle Butler, et rendra invisibles les négociations — ou même les obligations — sociales qui donnèrent lieu à l'association entre forme linguistique et identité.

Il faut garder à l'esprit que les cas d'hygiène verbale, loin de suggérer que la soumission aux normes est une loi universelle, montrent que toute norme est vulnérable, et que, en tant que norme, elle existe précisément en fonction de la possibilité de son non-respect : « Ce cadre régulateur définit quels actes doivent produire une identité intelligible, acceptable ou normale ; leurs définitions ne peuvent être ignorées sans autre forme de procès, et peuvent être négociées, peuvent résister et dans certaines circonstances être modifiées délibérément » (Cameron, 1995 : 17). Naturellement, c'est commettre une transgression, et même celui qui ne respecte pas la norme par ignorance est confronté à la possibilité de subir des mesures punitives de différentes natures.

Cameron invoque également la contestation qu'avait faite Roy Harris du principe de communication intersubjective en remarquant que la fonction communicative du langage et, par conséquent, la nécessité de la fixation des codes linguistiques est un des thèmes favoris des hygiénistes verbaux étudiés par elle. Les pratiques qui transgressent les normes linguistiques d'un groupe social seraient condamnées non seulement parce qu'elles entravent la transparence communicative, mais aussi par un processus auquel Cameron se réfère en tant que fétichisation du code, parce qu'elles représentent un signe de décadence politique, sociale et morale :

*Le processus social analogue à l'« effondrement communicatif » est l'effondrement du consensus politique et culturel, l'irruption dans le discours public de différences irréconciliables et de valeurs incommensurables. Dès lors, l'anxiété qui trouve son expression dans « si nous n'obéissons pas aux règles, nous ne pourrions pas communiquer » peut aussi être définie comme une inquiétude face au relativisme moral et à la fragmentation sociale. (Cameron, 1995 : 25)*

#### **4. Normativité n'est pas prescriptivisme**

Ni le concept de normativité de Taylor ni l'hygiène verbale de Cameron ne doivent être confondus avec le prescriptivisme. Celui-ci est une activité normative concrète associée à des communautés où, tout d'abord, le langage a été modelé socio-historiquement sous la forme de cet artéfact culturel que nous appelons « langue » et où, par ailleurs, cette langue a été soumise à un processus de standardisation qui à son tour a donné lieu à la création d'un idéal de correction linguistique. Le prescriptivisme est l'ensemble des activités orientées vers la fixation de cette norme idéale et vers la surveillance des pratiques linguistiques des locuteurs condamnant les usages qui s'éloignent du modèle.

La normativité, comme on l'a déjà dit, est une caractéristique du langage provenant du fait que tout acte linguistique compris comme pratique sociale est directionnel et performatif, c'est-à-dire, qu'il se réalise avec une certaine incidence attendue sur la situation et le contexte d'utilisation. De telles attentes s'appuient, dans une bonne mesure, sur les expériences

antérieures à partir desquelles nous inférons les normes du langage, c'est-à-dire que nous générons des attentes sur les effets de l'acte consistant à s'adresser à un interlocuteur d'une façon déterminée et pas d'une autre façon. Si je dis à un interlocuteur — mon frère, par exemple — « Prête-moi ton téléphone un instant », je m'attends à ce qu'il me tende la main et me remette le gadget. Et il le fera très probablement. Mais si, en ayant les mêmes attentes, je lui dis : « *Could I borrow your phone for a moment ?* », non seulement cela ne produira pas la rédaction attendue, mais en plus, il est probable que la réponse contienne quelque insulte. Et si au lieu de cela, je lui dis « Un moment prêter, s'il te plait, ton téléphone tu pourrais me ? », il faut s'attendre à ce qu'il s'empare du téléphone et qu'il appelle le service de neurologie de l'hôpital le plus proche. Aucune des réactions de mon frère dans le deuxième et le troisième exemple ne serait prescriptive, mais elle démontrerait pour sûr que mon acte linguistique a constitué un clair détournement des normes.

Les actes de prescriptions et de proscriptions linguistiques se présentent sans laisser de place au doute dans le champ de vision de la perspective glottopolitique et sont en cela objet d'intérêt. Cependant, il est plus productif de les interpréter comme une manifestation parmi d'autres possibles du phénomène de la normativité, trait inhérent au langage et principal lieu d'articulation de son caractère politique.

## 5. Glottopolitique et normativité

Tant le concept de normativité qu'avance Taylor que les pratiques d'hygiène verbale étudiées par Cameron doit être prises en compte à l'heure de théoriser l'articulation du langage et de la politique. Informée par ces notions — entre autres —, la perspective glottopolitique se projette au delà des efforts de régulation institutionnelle des langues et des pratiques linguistiques de la part de l'État ou des organisations para-étatiques pour éclairer des zones où le caractère idéologique des représentations du langage (des formes d'hygiène verbale) réside dans le fait qu'elles prétendent supprimer leur origine sociale et particulièrement leur origine conflictuelle. L'idéologie linguistique naturalise l'ordre social représenté par le code qui garantit prétendument la transparence communicative — et par conséquent le consensus — entre les membres de la communauté ; et, en même temps, il fait disparaître les exclusions opérées au nom d'une norme. Ce jeu d'inclusions et d'exclusions sociales a pour principe organisateur la condition fondamentalement normative du langage et constitue en même temps un des piliers théoriques de la glottopolitique.

## Œuvres citées

- Amorós Negre, Carla, 2008, *Norma y estandarización*, Salamanque : Luso-Española de Ediciones.
- Anderson, Benedict, 1983, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres et New York : Verso.
- Arnoux, Elvira Narvaja, 2000, « La Glotopolítica : transformaciones de un campo disciplinario », In : AA.VV. (éds), *Lenguajes, teorías y prácticas*, Buenos Aires : Instituto Superior del Profesorado "Dr. Joaquín V. González", pp. 95-109.
- Arnoux, Elvira Narvaja, 2014, « Glotopolítica : delimitación del campo y discusiones actuales con particular referencia a Sudamérica », In : Lenka Zajícová et Rdim Zámec (éds.), *Lengua y política en América Latina : Perspectivas actuales*, République Tchèque : Univerzita Palackého v Olomouci, pp. 19-43.
- Arnoux, Elvira Narvaja et José del Valle, 2010, *Ideologías lingüísticas y el español en contexto histórico*, Numéro spécial de *Spanish in Context* 7(1).

- Arnoux, Elvira Narvaja et Susana Nothstein (éds.), 2013, *Temas de glotopolítica: Integración regional sudamericana y panhispanismo*, Buenos Aires : Biblos.
- Arnoux, Elvira Narvaja et Roberto Bein (éds.), 2015, *Política lingüística y enseñanza de lenguas*, Buenos Aires : Biblos.
- Bourdieu, Pierre, 1982, *Ce que parler veut dire ; L'économie des échanges linguistiques*. Paris : Fayard.
- Cameron, Deborah, 1995, *Verbal Hygiene*. Londres : Routledge.
- Crowley, Tony, 1989, *The Politics of Discourse : The Standard Language in Question in British Cultural Debates*. Basingstoke : Macmillan Education.
- Davis, H.G. et Talbot Taylor, 1990, *Redefining Linguistics*. Londres et New York : Routledge.
- Del Valle, José, 2007, *Glotopolítica, ideología y discurso : categorías para el estudio del estatus simbólico del español*, In : José del Valle (éd.), *La lengua, ¿ patria común ? Ideas e ideologías del español*, Francfort et Madrid : Vervuert et Iberoamericana, pp. 13-29.
- Del Valle, José et Luis Gabriel–Stheeman (éds.), 2002, *The Battle Over Spanish Between 1800 and 2000 : Language Ideologies and Hispanic Intellectuals*, Londres : Routledge.
- Del Valle, José et Luis Gabriel–Stheeman (éds.), 2004, *La batalla del idioma : La intelectualidad hispánica ante la lengua*, Francfort et Madrid : Vervuert et Iberoamericana.
- Duchêne, Alexandre et Monica Heller, 2012, *Language in Late Capitalism : Pride and Profit*, Londres et Nueva York : Routledge.
- Gellner, Ernest, 1983, *Nations and Nationalism*, Oxford : Blackwell.
- Glozman, Mara et Daniela Lauría (éds.), 2012, *Voces y ecos. Una antología de los debates sobre la lengua nacional (Argentina, 1900-2000)*, Buenos Aires : Cabiria.
- Grillo, Ralph D., 1989, *Dominant Languages : Language and Hierarchy in Britain and France*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Guespin, Louis y Jean–Baptiste Marcellesi, 1986, « Pour la glottopolitique », *Langages*, 83, pp. 5-34.
- Habermas, Jürgen, 1991, *The Structural Transformation of the Public Sphere*. Cambridge, MA : The MIT Press.
- Hall, Robert, 1951°, « American Linguistics, 1925-1950 », *Archivum Linguisticum*, 3, pp. 101-125.
- Hall, Robert, 1951b, « American Linguistics, 1925-1950 (continued) », *Archivum Linguisticum*, 4, 1-16.
- Harris, Roy, 1980, *The Language-Makers*, Ithaca : Cornell University Press.
- Harris, Roy, 1981, *The Language Myth*, Ithaca : Cornell University Press.
- Harris, Roy, 1987, *The Language Machine*, Ithaca : Cornell University Press.
- Haugen, Einar, 1971, « The ecology of language », In : *The Ecology of Language*, Stanford (CA) : Stanford University Press, pp. 325-339.
- Heller, Monica, 1999, *Linguistic Minorities and Modernity*, Londres et New York : Longman.
- Herrero Valeiro, Mário, 2015, *A normalização linguística. Uma ilusão necessária. A substituição do galego e a normalização do espanhol na Galiza contemporânea*, Saint-Jacques-de-Compostelle : Através Editora.
- Hobsbawm, Eric J., 1992, *Nations and Nationalism Since 1780*, 2<sup>e</sup> éd. Cambridge : Cambridge University Press.
- Hutton, Christopher, 1999, *Linguistics and the Third Reich : Mother-Tongue Fascism, Race and the Science of Language*, Londres et New York : Routledge.

- Joseph, John E., 1995, « Trends in twentieth-century linguistics : an overview », In : E.F.K. Koerner, Konrad et R.E. Asher (éds.), *Concise History of the Language Sciences*. Oxford : Elsevier, pp. 221-233.
- Joseph, John E., 2006, *Language and Politics*, Édimbourg : Edinburgh University Press.
- Joseph, John E. et Talbot J. Taylor (éds.), 1990, *Ideologies of Language*, Londres et New York : Routledge.
- Kroskrity, Paul (éd.), 1999, *Regimes of Language : Ideologies, Politics, and Identities*, Santa Fe : SAR Press.
- Laclau, Ernesto y Chantal Mouffe, 1985, *Hegemony and Socialist Strategy. Verso*.
- Love, Nigel, 2015, « Roy Harris (1931-2015) », *Language & Communication*, 42 : iii-iv.
- Mouffe, Chantal, 2000, *La paradoja democrática : el peligro del consenso en la política contemporánea*, Barcelone : Gedisa.
- Mouffe, Chantal, 2007, *En torno a lo político*. Buenos Aires : Fondo de Cultura Económica.
- Rama, Ángel, 1984, *La ciudad letrada*. Montevideo : Fundación Internacional Ángel Rama.
- Rancière, Jacques, 2007, *En los bordes de lo político*. Buenos Aires : La Cebra.
- Schieffelin, Bambi B. ; Kathryn Woolard et Paul V. Kroskrity (éds.), 1998, *Language Ideologies : Practice and Theory*, Oxford : Oxford University Press.
- Taylor, Talbot J., 1981, *Linguistic Theory and Structural Stylistics*, Oxford : Pergamon.
- Taylor, Talbot, 1997, *Theorizing Language*, Amsterdam : Pergamon.
- Valdez, Juan, 2011, *Tracing Dominican Identity : The Writings of Pedro Henríquez Ureña*, Londres et New York : Palgrave.
- Valdez, Juan, 2013, *En busca de la identidad. La obra de Pedro Henríquez Ureña*, Buenos Aires : Katatay.
- Villa, Laura, 2010, *Estandarización lingüística y construcción nacional : La norma española y la norma americana (1823-1857)*, Thèse de doctorat, The Graduate Center, CUNY.
- Zentella, Ana Celia, 1997, *Growing Up Bilingual*, Malden : Blackwell.

# GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

**Comité de rédaction** : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz.

**Rédactrice en chef** : Clara Mortamet.

**Comité scientifique** : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

**Comité de lecture pour ce numéro** : Céline Alcade (Université de Montpellier), Carmen Alen Garabato (Université de Montpellier), Philippe Blanchet (Université de Rennes), Henri Boyer (Université de Montpellier), Alberto Bruzos (Université de Princeton), Barbara Cifuentes (ENAH, Mexico), James Costa (Université Paris 3), Juan Ennis, Juan Manuel Espinosa (Instituto Caro y Cuervo), Carlos Alberto Faraco (Brasil), Patricia Lambert (ENS Lyon), Monica Heller (Université de Toronto), Henrique Monteagudo (Université Santiago de Compostele), Benedicte Pivot (Université de Montpellier), Darío Rojas (Université Chile), Mariana Steiner (Université de Fribourg).

Laboratoire Dylis – Université de Rouen  
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425

GLOTTOPOL – n°32 – juillet 2019  
<http://glottopol.univ-rouen.fr>